

Pierre Franklin TAVARES

MA FRANCE

Lettres à Marie-Adeline  
Sur le National et l'Appropriation

*À ma mère, Adelina, "Peimpa"  
Beauté d'une orange murie au soleil  
Qui, bien mieux que moi, savait la France,  
Sans jamais oublier les Hespérides.*

*Qui va là ? – France.*

Colette Beaune, *Le Dorat*,  
*Naissance de la nation France*

*Ma patrie est partout où rayonne la France  
Où son génie éclate aux regards éblouis !  
Chacun est du climat de son intelligence.  
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :  
La vérité, c'est mon pays.*

Lamartine, *La Marseillaise de la Paix*

# AVANT-PROPOS

*Ma France* est un ouvrage tout entier sorti d'une question ; celle, laconique, engagée par Marie-Adeline, ma fille unique, alors qu'elle n'était qu'une enfant : *pourquoi es-tu français, papa ?*

S'il n'est pas inhabituel qu'un père écrive à sa fille, cela l'est beaucoup moins qu'il le rende public, surtout à propos de *Lettres* non seulement longues mais de surcroît de facture philosophique, et qui touchent à maints sujets aussi délicats que variés : le statut de Français, l'intimité familiale, des problématiques sociétales et civilisationnelles, l'histoire universelle, la politique en général, et à tant d'autres aspects de l'existence. Mais cette publication était nécessaire et en valait la peine, du moins sommes-nous porté à le croire, à une époque où tant de Français s'interrogent sur le « destin » de leur pays, au sein d'une Europe en crise identitaire<sup>1</sup>, une Europe percée par ses identités nationales elles-mêmes contradictoirement prises dans l'accélération d'une mondialisation<sup>2</sup> qui nivelle et tend à dissoudre tous les particularismes. Or, cet état de « crises » amène un bon nombre de jeunes, fils de parents d'origine lointaine, à s'interroger sur leur « place » dans la vieille nation, une nation dont Anacharsis Cloots a prémédité qu'elle serait le socle de la *République universelle*<sup>3</sup>, le chef-lieu de la *départementalisation* du monde et le premier jalon de la *nation unique*. Quelle promesse plus belle et plus vraie a été faite à l'humanité, depuis les mémorables paroles de Jésus ? Mais les fruits mûrs de cette promesse n'ont pas encore tenu le serment des fleurs.

---

<sup>1</sup> Patrick J. Geary, *La crise de l'identité européenne*, in *Quand les nations refont l'histoire, l'invention des origines médiévales de l'Europe*, coll. Champs Flammarion, département Aubier pour la traduction française, Paris, 2004, pages 9 à 24.

<sup>2</sup> Fernand Braudel : « Au vrai, qui de nous, Français, ne se pose des questions à propos de notre pays, à l'heure présente, et plus encore aux heures tragiques que notre destin a traversées sans arrêt, tout au long de sa route ? », *Espace et histoire*, in *L'identité de la France*, coll. Champs histoire, Flammarion, Paris, 1990, p. 19.

<sup>3</sup> Anacharsis Cloots, *La République universelle ou Adresse aux tyrannicides*, A Paris, Chez les Marchands de Nouveautés, L'an quatre de la Rédemption.

Marie-Adeline fit partie de cette génération tourmentée et jetée hors de la quiétude. Car pour elle, être Française tombait sous le coup de l'évidence, c'est-à-dire du regard intérieur, jusqu'à ce que l'actualité politique frappe et fissure cette belle certitude, par la problématique tant discutée et si vive des origines nationales. Sa certitude-de-soi d'être française, qui lui indiquait l'identité et la marque de son appartenance à la nation, se dissoudra en devenant une question. Un doute s'était constitué, celui de n'être pas tout à fait comme les autres, française à part entière. Au vrai, cette brèche dévoilait une appréhension, celle tout d'abord d'une différence présentée et ressentie comme « raciale », mais qui n'est et ne sera toujours qu'un mode d'exclusion et relève de mécanismes sociaux de domination. En tous les cas, l'espace d'une question, elle venait de prendre conscience d'être exclue de l'ethnogenèse française<sup>4</sup>, en dépit même du *jus soli*, de sa langue, du *jus sanguis*, de sa scolarité, etc. Sous ce rapport, « sa » question, en tant que *quaestio* (recherche), avait surgi comme une quête, un *quaesitus* (cherche) raisonnable, qui, dès lors, exigeait une réponse approfondie. D'autant que, bien comprise, « sa » question reposait sur une autre, plus originaire et non dite, et qu'elle-même n'osât pas ou ne sut pas énoncer de manière nette : comment et à quel titre était-elle française ?

Par conséquent, les *Lettres à Marie-Adeline* sont et valent d'abord comme une réponse. Or, est-il besoin de le préciser, toute réponse est, comme telle, déterminée par « sa » question. *Ma France* est la réponse à la question *pourquoi es-tu français, papa ?* Mais, en propre, qu'est-ce que cela répondre ? Le mot *respondere* dit d'abord énoncer quelque chose en retour à quelqu'un qui a posé une question. En ce sens, *Ma France* est un « énoncer ». Cependant, et nous ne devons guère l'oublier, « répondre » signifie également *s'engager en retour*. Ainsi, de ces deux acceptions réunies, il convient de retenir que, au cœur de toute réponse authentique, prime donc et perdure l'idée

---

<sup>4</sup> Patrick J. Geary, *Op. Cit.*

directrice d'un double acte (oral ou épistolaire et pratique) qui fait « retour ». Mais ici, vers quoi ? Vers *la* question qui fait, entre et demeure en question : pourquoi-être-Français et pas d'une autre nationalité ? Il s'agit d'une méditation fort singulière que seuls savent engager les enfants. En effet, *pour-quoi*, autrement dit à-destination-de quel *quid*, de quelle *essence* (quiddité), de quel *quoi*, et, par suite, quel *est* le fondement premier et le ressort ultime de ce qui est réclamé par la question posée : *pour-quoi es-tu Français, papa ?*

Dans ce qui est questionné, sans doute le lecteur attentif aura-t-il déjà reconnu le fameux *en-vue-de-quoi* médité par Aristote, à savoir le *bien* posé comme *finalité* du *vrai*. Ainsi, la question radicale de savoir *pour-quoi* ou *en-vue-de-quoi* est-on Français revient, quant au fond, à expliquer quel *bien* est visé comme *fin*, lorsqu'on est ou naît Français ? Lamartine, à sa manière cultivée, a répondu : *la vérité* ; ce qui est une autre version du *vrai* dont parle Aristote. Ainsi, la question engagée par Marie-Adeline est-elle, en son fondement, une *quaestio*, une recherche radicale, disons « racinale » – si l'on nous autorise ce néologisme –, car elle touche à la racine d'une manière-d'être-dans-le-monde.

L'homme, dussions-nous le répéter ici, est l'ex-pli-quant du monde. Ainsi, dès lors qu'il rétrocede le pas vers une *quaestio* et décide de la reprendre (poser) pour y répondre, il « énonce » un engagement réel qui procède, de façon nécessaire, de, par et avec l'explication. L'explication, précisons-le, est le seul chemin qui quête (mène à) réponse. Ex-*pli*-quer, acte pédagogique premier et fondamental, précède toute écoute cognitive et toute interrogation sérieuse, et en cela indique la « mise au jour » des *plis* de ce qui *est*, leur ouverture. L'homme est celui-là auquel appartient l'écoute et la parole, parce que lui seul est appelé par l'explication. C'est donc parce qu'il doit expliquer que l'homme est capable d'écouter et de parler<sup>5</sup>. C'est pourquoi, Ex-*pli*-quer, en sa signification authentique,

---

<sup>5</sup> L'explication est l'essence de la parole et de l'écouter.

ne (nous) dit rien d'autre que *dé-plier* : (faire) ressortir des *plis*. Les étendre. Les étaler. Les déployer. L'explication est l'étendue sur laquelle sommeille et s'éveille l'homme. Ex-pli-quer, c'est cela même ex-ister.

Au vrai, le *déployer* et le *déplier* puisent dans le même fond lexical, au point que tout « dépliement » et tout « déploiement » sont quasi identiques et disent le même. Ainsi, laissant dialoguer les langues allemande et grecque, Hegel n'a donc pas tort de donner une force décisive à la notion d'explication, de mise au jour qu'il définit comme *action d'étaler*<sup>6</sup>.

Reprenons la signification du verbe *répondre* : « énoncer », autrement dit ne pas renoncer, c'est accueillir une question, puis se laisser guider par l'ex-pli-cation qui conduit à la réponse. Sous ce rapport, la langue française, plus que l'allemande sans doute, offre d'indéniables ressources, au double plan de l'étymologie et du signifié. En effet, toute ex-pli-cation, toute « mise-au-jour », est un avril, un *abrir*<sup>7</sup>, une ouvraison, qui compose un bouquet et met en ex-tension divers matériaux et productions de l'esprit. Selon cette optique, viendront au jour ici : le Souvenir, les souvenirs, des Images et des pensées de l'auteur, qui, par leur *exposer en détail*, vont *diriger*, c'est-à-dire *conduire pas à pas*, la destinatrice de ces Lettres, afin que, seule, elle parvienne à com-prendre son passé immédiat, ce qui devrait lui permettre de mieux parcourir et d'accomplir avec grande fiance l'avenir proche, avenir qui, depuis les plus lointains passés, hespéritain (capverdien) et français, avance.

---

<sup>6</sup> Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, t. I, *la philosophie grecque*, Vrin, Paris, 1971, p. 173, note d. Lire la note : « mise au jour » est une expression qui « vient d'un verbe signifiant diriger, conduire, conduire pas à pas, exposer en détail ».

<sup>7</sup> En créole capverdien, tiré du latin et du portugais, « abrir » signifie ouvrir. François Hartog, préface, *Plutarque, Vies parallèles* : le « parallèle [...] fut le coup de génie de Plutarque » qui, par ce procédé ou cette méthode, parvient à ex-pli-quer (dé-plier, dé-ployer) la vie des hommes illustres, p. 21.



Somme toute, comment ne pas garder alors à l'esprit l'idée que le triptyque ontologique *question-explication-réponse* est l'une des trois structures essentielles de l'existence (ex-sistence), la deuxième étant la *praxis* (habiter-subsistance) qui en est la réalisation, et la troisième étant la mort, qui en marque l'infinie finitude. Qui sait entendre et voir, perçoit aussitôt que « ex-plier » (dé-plier) et « ek-sister » (porter l'être en dehors) réalisent le même mouvement d'ex-térior-isation.

Pour lors, laissons de côté ces considérations ontologiques, pour dire un mot supplémentaire, un mot sur le style de ces Lettres qui se rangent dans le genre épistolaire des lettres familiales, dont la forme paraît la mieux adaptée au dialogue entre un père et sa fille sur des sujets aussi complexes. Et si ces Lettres revêtent la forme littéraire de Belles-lettres, c'est que, entre toutes, celle-ci sied au commerce épistolaire de « bon usage ». Au reste, si elles sont « ouvertes », ce n'est non pas uniquement en raison de leur caractère public, mais aussi et surtout parce qu'elles participent de l'ex-*pli*-cation qui, comme telle, oblige l'auteur à de constantes références bibliographiques dont en général les correspondances ne font qu'un bien faible usage. Il n'en demeure pas moins vrai que les références constituent des apports, ou plus exactement, sur le plan lexicologique, rapportent, mettent en rapport, lient et, par suite, étendent la portée de ce qui est affirmé, en renvoyant le lecteur vers un texte et des sources vérifiables.

Selon l'ensemble des considérations précédentes, *Ma France* devrait permettre à Marie-Adeline d'ouvrir l'avenir, autrement dit de le façonner. Sous ce rapport pratique, *Ma France* est sans doute un peu plus qu'un livre. Elle est un ouvrage, au sens de livre ouvert.

*Ma France* ! Mais, qu'est-ce qui commande le choix d'un tel titre ? Car, *le titre d'un ouvrage n'est jamais tout à fait neutre*<sup>8</sup>, dit Braudel.

---

<sup>8</sup> Braudel, *Op. Cit.*, p. 18.

Ici, la source d'inspiration, évidente, éclate aux oreilles et saute aux yeux. En effet, *Ma France* emprunte à la célèbre chanson du même titre de Jean Tenenbaum, alias Jean Ferrat<sup>9</sup> ; chanson profonde, et dont la trame (ordre logique des représentations) semble avoir inspiré, plus que n'ose le dire F ; Braudel, le volume 1 de *L'identité de la France*<sup>10</sup>. En effet, notons que, dans *Ma France*, Jean Ferrat ouvre sa chanson par un éloge de la *diversité* des reliefs (plaines), de la végétation (forêts) de la France, puis passe à la beauté de ses régions (Provence, Bretagne, Ardèche), avant d'en venir à l'idéal qui fonde la France *une*, par son point d'unité, la Liberté ; après, il en appelle, depuis l'au-delà, à deux grands hommes d'action aux actes et valeurs antithétiques (Robespierre et Thiers), ensuite, s'inspire de trois artistes-poètes, ces *salves d'avenir*<sup>11</sup>, (Hugo, Picasso, Éluard), et, enfin, poète engagé, évoque la classe des travailleurs (mineurs) et deux dates majeures (36 et 68). Or, vingt-un ans plus tard, Braudel reprendra la même trame. On s'en convainc, en le lisant. Et comme un jeu de miroir, il est même des passages entiers de *La Montagne*<sup>12</sup>, une autre célèbre chanson de Ferrat, qui ne se laissent comprendre qu'avec la lecture du volume premier de *L'identité de la France* de Braudel, notamment ceux sur la *piquette* ou le *fonctionnariat* des jeunes paysans du sud de la France.

Ferrat et Braudel ! Comme le premier, je puis sans lassitude dire : *je ne finirai pas d'écrire ta chanson, Ma France*. En effet, les *Lettres à Marie-Adeline* ne sont rien d'autre qu'un haut chant d'Images, un hymne à la France. Et comme le second, je puis d'entrée, en toute clarté, reprendre et déclarer : *Je le dis une fois pour toutes : j'aime la France avec la même passion, exigeante et compliquée, que Jules Michelet*<sup>13</sup>.

---

<sup>9</sup> Jean Ferrat, *Ma France*, Paris, Barclay, 1969.

<sup>10</sup> Braudel, *Espace et histoire*, in *L'identité française*, coll. Champs histoire, Flammarion, Paris, 1990.

<sup>11</sup> René Char : « À chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir », *Partage formel, Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1983, p. 167.

<sup>12</sup> J. Ferrat, *La Montagne*, Polygram, Paris, 1964.

<sup>13</sup> Braudel, *Op. Cit.*, p. 9.

Aussi puis-je suggérer à Marie-Adeline de chanter, d'écrire et de décrire la France, comme Ferrat, successeur des troubadours, et Braudel, héritier de tous les historiens ! L'amour est un chant écrit. Et reprenant la formule de Rilke, dis à la France, *Tu es l'image, je suis le cadre*<sup>14</sup>. Parcourt la France, pour la sentir, la décrire par tes pas, et ainsi donneras-tu corps robuste ou chair vive aux Images. Toutefois, comme moi, et à la différence de Michelet et de Braudel, distingue *entre ses vertus et ses défauts, entre ce que [l'on doit] préférer et ce que [l'on doit] accepter moins facilement*<sup>15</sup>. Car, c'est bien la seule façon de l'aimer totalement. Car, la France n'est elle-même, autrement dit entière, que lorsqu'elle est France, et non pas chose étrangère à elle-même. Il est vrai, vois-tu, Max Gallo n'a pas tort de refuser toutes les inutiles contritions qui condamnent la France et vont à humilier Marianne<sup>16</sup>. Cependant, le meilleur ne fut jamais dans un rapport d'égalité simple avec son contraire, mais bien plutôt un lien de distinction motrice. *La vérité*, dit Lamartine, *c'est mon pays*.

En tous les cas, *Ma France* déborde l'horizon « ferratien » qui ramène la France aux Sans culottes et à la classe ouvrière, aussi magnifique qu'ait été leur rôle dans l'histoire nationale, européenne et mondiale. De même, *Ma France* sort de l'éthique « braudélienne » dans laquelle les *vertus* de la France ne sont pas distinguées de ses *défauts*. Certes, elle s'inscrit dans l'envergure « braudélienne », cette vision historique d'ensemble construite sur *la longue durée*, qui est en vérité ce qu'exige Saint Augustin. Mais elle s'en écarte, toutefois, sur trois points essentiels. Le premier vient d'être évoqué : aimer un pays, ce n'est pas accepter tout ce qu'il a pu faire dans l'histoire, tel

---

<sup>14</sup> Rilke Rainer Maria, *L'ange gardien*, in *Le Livre des images, Œuvres poétiques et théâtrales*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1997, p. 201.

<sup>15</sup> L'expression est de Braudel. Sa formulation initiale est la suivante : *entre ses vertus et ses défauts, entre ce que je préfère et ce que j'accepte moins facilement*, *Ibid.*

<sup>16</sup> Max Gallo, *Fier d'être français*, Fayard, Paris, 2004, p. p. 12 – 15.

*l'inacceptable*<sup>17</sup>, ni moins encore l'irréparable<sup>18</sup>. Aucun pays, nulle nation, et pas un État n'est au-dessus de *l'éthique de la responsabilité*. La France, celle que nous chérissons, est précisée par l'épigramme de Lamartine tiré de *La Marseillaise de la Paix* : la France, pays de la vérité. Sans aller plus avant, il suffit de préciser ceci : être Français, c'est épouser "la métaphysique de" la vérité. Dans la même veine critique, le second point lève une prudence sur la métaphysique braudélienne de la construction du temps historique, celle de *la longue durée*. En effet, en un magnifique dire poétique, René Char rappelle que la *durée* est l'ennemi du *temps*. *On obtient la durée, dit-il, qu'en détruisant le temps*<sup>19</sup>. Or, la *durée*, cette *fille du temps*<sup>20</sup>, n'est en réalité qu'enfillement et enflement des faits historiques, tandis que le temps est (aussi) cohésion intime des Images de l'histoire. Faut-il le dire, en tout, le temps prime la *longue durée* à laquelle il est irréductible. Excipons d'un exemple ce propos. Considérons une série de grands assassinats politiques : celui du roi Henri III, saigné le 1<sup>er</sup> août 1589, à Saint-Cloud, par Henri Clément, moine exalté ; le meurtre du roi Henri IV<sup>21</sup>, poignardé le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie, par François Ravailac, instituteur ; de Louis-Napoléon Bonaparte, prince-président, le 14 janvier 1858, devant l'opéra alors situé rue Le Peletier, à l'aide d'une bombe, par Felice Orsini, patriote italien ; de Sadi Carnot, président de la République, lardé le 25 juin 1894, à

---

<sup>17</sup> Comment accepter la tragédie que résume Jean Ferrat dans *Nuit et brouillard*, Barclay, Paris, 1963, évoquant, en paroles mordantes, les déportations vers les camps de concentration ? Au reste, Jacques Chirac, dans un discours mémorable a parlé de *l'inacceptable*. De même, qui peut accepter les souffrances des esclaves, quatre siècles durant ?

<sup>18</sup> P. F. Tavares, *Nicolas Sarkozy : relire le Discours de Dakar*, NEI-CEDA, Abidjan, 2009.

<sup>19</sup> René Char, *Sur la poésie 1936 - 1974*, in *En trente-trois morceaux et autres poèmes*, Gallimard, Paris, 1983 et 1995, p. 56.

<sup>20</sup> Euripide : *Que de changements naissent du Destin qui accomplit tout, et de la Durée, la fille du Temps, Les Héraclides*, in *Tragédies complètes I*, édition de Marie Delcourt-Curvers, coll. Folio classique, Gallimard, Paris, 1962, p. 327.

<sup>21</sup> Le 27 décembre 1594, dix mois juste après son sacre en la Cathédrale de Chartres, en « audience royale » chez maîtresse Gabrielle d'Estrées, rue Saint-Honoré, à Paris, Henri IV est poignardé par Jean Châtel (Chastel), ancien collégien jésuite. Il n'est atteint qu'à la lèvre, perd une dent, et en réchappe.

Lyon, lors de l'Exposition, par l'anarchiste italien Sante Caserio ; de Jean Jaurès, président du Conseil, criblé de balles le 31 juillet 1914, à Paris 2<sup>ème</sup>, au Café du Croissant, par Raoul Villain, étudiant ; de Paul Doumer, alors président de la République, le 6 mai 1932, à Paris 8<sup>ème</sup>, à l'hôtel Salomon de Rothschild, rue Berryer, par Paul Gorgulov<sup>22</sup>, émigré russe. 1589 - 1932 ! Une *durée* de quatre siècles et demi, *longue*. Et il est vrai, ces cinq actes criminels sont des faits historiques avérés, qui, comme tels, peuvent s'apprécier selon la *longue durée*. Mais, il n'en demeure pas moins vrai que ces faits dans la *longue durée* ne sont des événements, que pour autant qu'ils sont et restent l'expression d'une seule Image : l'homicide en politique. Ajoutons même une précision. Bien qu'il n'ait pas eu homicide, l'attentat du Petit-Clamart<sup>23</sup>, l'agression de Léon Blum<sup>24</sup> par les Camelots du Roi se classent dans cette rubrique, de même que la terrible et atroce exécution publique de Brunehaut<sup>25</sup>. C'est encore dans ce registre que s'inscrivent les grandes *affaires* publiques : Jeanne d'Arc (1431), Gilles de Rais (1440), Jacques Cœur (1451),

---

<sup>22</sup> Sophie Cœuré et Frédéric Monier, *Paul Gorgulov, assassin de Paul Doumer* (1932), Vingtième siècle, Revue d'Histoire, vol. 65, Paris, 2000, p. p. 35 – 46.

<sup>23</sup> Cette attaque contre Ch. de Gaulle, baptisée « opération Charlotte Corday » conduite par le lieutenant-colonel Bastien-Thiry, eût lieu le 22 août 1962.

<sup>24</sup> L'agression contre Léon Blum et son épouse, qui en réchappèrent de peu, eût lieu le 13 février 1936, lors du passage du cortège funèbre de Jacques Bainville, inspirateur de l'Action Française.

<sup>25</sup> La reine Brunehaut (Brunehilde), âgée de 70 ans, épouse de Sigebert 1<sup>er</sup>, roi d'Austrasie, a été exécuté par Clotaire II, en 613, à Renève (Côte d'Or, Bourgogne). Après un supplice de trois jours, une humiliation publique (mise nue sur un chameau), elle fut attachée par une main, ses cheveux et une jambe à la queue d'un cheval sauvage et livré à sa course, fut donc mise en lambeaux puis brûlée. Neuville en a fait un tableau montrant toute la violence et la sauvagerie de l'exécution.

Nicolas Fouquet (1661), Jean Calas (1762), Gabriel Pampy<sup>26</sup> (1775), Albert Dreyfus (1894), et bien d'autres<sup>27</sup>.

En réalité, les Images forment une déclinaison du Temps, du temps vécu ou du temps social. Elles sont les modalités actives d'un temps subjectif, qui est la dimension essentielle du Temps. Ce faisant, ces Images sont un moteur de l'histoire, dans la mesure où elles lient, enclenchent et accélèrent certains processus historiques, en modifiant parfois, de façon substantielle, le cours de l'histoire, contrairement à ce que Pierre Accoce a pu écrire<sup>28</sup>. Le troisième point prolonge le précédent et renvoie à la doctrine des Images mise en œuvre dans *Ma France*, et qui, d'une part, se fonde sur une théorie des Images<sup>29</sup> dans laquelle celles-ci sont conçues comme des manifestations (extériorisations) du *Souvenir* et de l'*Ex-plication*<sup>30</sup> (deux facettes de l'Être), et, d'autre part, voit dans le livre de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*<sup>31</sup>, une réelle parenté intellectuelle sur la place politique et la fonction sociale des *images*<sup>32</sup> dans la naissance des États et la problématique de la cohésion nationale.

---

<sup>26</sup> Gabriel Pampy et Amynthe Julienne, deux esclaves noirs « origine congo », emmenés depuis les colonies en France par leur maître Isaac Mendès France. Ils porteront plainte, sachant le droit de liberté attaché au sol français. Voltaire défendra leur cause.

<sup>27</sup> *Les grands procès*, ouvrage collectif sous la direction de Nadeije Laneyrie-Dagen, France Loisirs - Larousse, Paris, 1995. La liste des procès, de 1755 avant J.-C. à 1995 de notre ère, est non exhaustive et ne couvre pas toute la typologie des procès.

<sup>28</sup> Pierre Accoce, *Ces assassins qui ont voulu changer l'histoire*, Plon, Paris, 1999.

<sup>29</sup> P. F. Tavares, *Le Livre des Sodades*, Manuscrit Université, Paris, 2006.

<sup>30</sup> P. F. Tavares, *Saint Augustin, entre Mémoire et Souvenir, Matériaux pour une ontologie du Sous-Venir*, première partie publiée.

<sup>31</sup> Colette Beaune, *La naissance de la nation France*, Folio histoire, Gallimard, Paris, 1985. Sur la problématique des « images » chez Colette Beaune, lire les pages 12 – 13, 452, 469 et suivantes.

<sup>32</sup> En certains passages de son livre, C. Beaune pressent bien l'importance des Images. Mais elle n'en conçoit pas ni ne se réfère à une doctrine et encore moins à une théorie. Ainsi, les « images » qu'elles mentionnent ne renvoient qu'à la représentation (symboles, etc.) que les Français avaient d'eux-mêmes et de leur propre histoire, au moment de la naissance de leur nation.

Braudel, lui, ne mobilise les images que comme des séquences successives, savoir des éléments constitutifs d'un tableau historique. Il n'y a pas, chez lui, une conception des images en elles-mêmes, voire même un début de formalisation. S'agissant de la Gaule, par exemple, il énumère sans plus les images : *Au-delà d'une « Gaule » préhistorique*, écrit-il, *quatre images se présentent à la suite les unes des autres...*<sup>33</sup>. Or la France est une Image unique. La France s'est-elle-même construite telle une Image.

En tous les cas, en chemin, sur les traces de Jean Ferrat et de Fernand Braudel, dans les « plis » de René Char et de Colette Beaune, Marie-Adeline est déjà en *Francia occidentalis*, en France, « chez elle », c'est-à-dire sur une terre ferme semée d'Images consistantes, dont la moisson est permanente et obéit à un vouloir.

En définitive, *Ma France* se classe comme la cinquième et la dernière partie d'une Œuvre sur la France au nombre de laquelle compte *Science de la Ban-Lieue*<sup>34</sup>, qui établit diagnostic et protocole de connaissance de l'une des crises urbaines les plus graves que la France connaisse ; *Itinéraire politique d'un intellectuel noir en France, sous la gauche*<sup>35</sup>, une expérience politique qui étale les contradictions d'un socialisme municipal ; *Des principes et des règles de la politique d'immigration en France*<sup>36</sup>, un essai critique d'une vieille politique publique, qui fonde l'appel au devoir des étrangers ; *Nicolas Sarkozy* :

---

<sup>33</sup> Braudel : « La Gaule celtique dite indépendante (protohistorique), la Gaule romaine, la Gaule mérovingienne, la Gaule carolingienne », *Les hommes et les choses I*, in *L'identité de la France*, p. 68.

<sup>34</sup> P. F. Tavares, *Science de la Ban-Lieue, essai sur l'insociable sociabilité des banlieues françaises*, Manuscrit Université, Paris, 2006.

<sup>35</sup> P. F. Tavares, *Des principes et des règles de la politique d'immigration en France*, à paraître.

<sup>36</sup> P. F. Tavares, *Itinéraire politique d'un intellectuel noir sous la gauche en France*, à paraître.

*Relire le Discours de Dakar*<sup>37</sup>, qui interroge la crise lexicologique de la langue française.

Ainsi, les *Lettres à Marie-Adeline* achèvent-elles un cycle d'écrits critiques relatives à cinq crises (*urbaine, locale, immigration, langage et nation*) que connaît la France, des crises distinctes en apparence et étudiées sur une dizaine d'années, de 2001 à 2009, mais qui n'en constituent pas moins un ensemble cohérent.

*Ma France*, qui clôt donc une série, et en est comme la conclusion, *ex-plici-*que toutefois les quatre écrits qui la précèdent, et qui, en tant que tels, procèdent tous d'elle. *Le commencement*, dit une antique formule grecque, *est la moitié du tout*<sup>38</sup>. Mais, Polybe n'eût pas tort d'ajouter : *on peut affirmer hardiment que le commencement n'est pas seulement la moitié du tout, mais que la fin même en dépend*<sup>39</sup>. Hegel reprendra cette vérité dialectique dans sa préface à la *Phénoménologie de l'esprit*, en assurant que *le commencement est but* : « Le résultat est ce qu'est le commencement parce que le commencement est but »<sup>40</sup>.

Ainsi, finir par le commencement ou commencer par la fin constitue l'orientation dialectique de *Ma France*.

Ici, outre l'Avant-propos, l'*ex-plici-*cation est constituée de trois plis principaux qui fixent l'économie générale de l'ouvrage. Le premier pli, *Lettres sur quelques idées*, introduit Marie-Adeline aux idées de nationalité, d'Images, sur la France, les Hespérides, et aux notions

---

<sup>37</sup> P. F. Tavares, *Nicolas Sarkozy : Relire le Discours de Dakar*, NEI-CEDA, Abidjan, 2009.

<sup>38</sup> Polybe, *Histoire*, 2 tomes, traduction nouvelle avec une notice et des notes explicatives, par Pierre Waltz, Garnier Frères, Paris, 1921, t. II, L. V, p. 139.

<sup>39</sup> Polybe, *Ibid.*

<sup>40</sup> Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, t. 1, Aubier Montaigne, Paris, 1941, p. 20. « Le vrai est le devenir de soi-même, le cercle qui présuppose et a au commencement sa propre fin comme son but, et qui est effectivement réel seulement moyennant son actualisation développée et moyennant sa fin », p. 18.



essentielles d'immigration, d'identité, de Souvenir, à partir de la remise en circulation d'un concept tombé dans l'oubli dès sa formulation, mais pourtant si fondamental, le *nationel*, et que nous empruntons au grand poète Hölderlin. Cette articulation, la plus grande de l'ouvrage, en constitue la partie théorique et cognitive. Le deuxième pli, *Lettres sur les Images et l'Appropriation*, touche à la formation des Images françaises et leur *appropriation* par l'auteur durant son enfance et ses années d'école primaire. Elle est la partie descriptive et didactique. Le troisième pli, *Lettres sur la francisation*, prolonge ce processus scolaire de « francisation » de l'auteur, mais tel qu'il est structurellement porté par le mode de vie familial, le *Savoir-vivre*, à la fois français et hespéritain. C'est la face pratique et existentielle du livre. Au total, si ces trois plis sont distincts, ils ne sont pas pour autant étanches et forment même un tout organique.

L'ouvrage, tel qu'il se présente, aura atteint à son but, s'il parvenait, d'une part, à ex-pli-quer à Marie-Adeline *en-vue-de-quoi* son père est Français, et, d'autre part, à piquer la curiosité et à aiguïser le regard critique de tous ceux qui, issus de l'immigration lointaine et récente, vieux autochtones réels ou supposés, croient généreusement encore en la possibilité d'une France nouvelle, qui jamais n'aura varié dans son histoire, une France *nationnelle* dirions-nous ; d'une France de la Vérité à bâtir, avec les matériaux de la *Vertu* saisie comme sphère politique de l'Égalité, ceux du *Droit* en tant que socle juridique et ceux, si précieux et nécessaires, de la *Culture* se projetant comme synthèse de l'histoire du monde avec ce que l'humanité aura produit de mieux à ce jour. Telle est la visée de cet ouvrage : reprendre, à partir du *nationel*, les idées de *République universelle*, de *départementalisation* mondiale et de *nation unique* mises au jour par la Révolution de 1789. La République de la Culture, dont seul le génial Amilcar Cabral eût l'intuition intellectuelle et même le pressentiment politique.

Au reste, sans vouloir comparer *Ma France* à l'*Hypérion* de Hölderlin, comment ne pas reprendre et laisser ici retentir le mot de

l'avant-propos du poète : *Je voudrais, écrit-il, pouvoir promettre à cet ouvrage la faveur de mes compatriotes. Mais je crains que les uns, croyant lire là un traité, ne se préoccupent trop de sa leçon, et que les autres ne le prennent trop à la légère : ce serait de toute façon le mal entendre.*

*Qui se contente de respirer cette fleur ne peut prétendre la connaître ; pas plus que celui qui la cueille pour étendre seulement son savoir<sup>41</sup>.*

---

<sup>41</sup> Hölderlin, *Op. Cit.*, p. 51.

# LETTRES À MARIE-ADELINÉ

# PREMIÈRE PARTIE

## LETTRES SUR QUELQUES IDÉES

« POURQUOI ES-TU FRANÇAIS, PAPA ? »

Ma chère Marie-Adeline,

Nous étions sur les berges de Seine, à hauteur d'Épinay. Un vent frais et léger soufflait son esprit parmi la verte procession de peupliers d'Italie, de trembles d'argent et de saules en courbe. Il y a de cela bien longtemps. C'était le jeudi 22 septembre 1994. Tu allais avoir neuf ans, une semaine plus tard. Il m'en souvient ! Ta mère te tenait d'une main et, de l'autre, cueillait quelques mauves salicaires et des lycopes d'Europe. Nous baguenaudions, quand un vieux banc de six lames de bois exotique, de teinte cajou et aux piètements en fonte d'acier, fixa notre marche. Nous y prîmes quelque confort. Et, tandis que nous conversions de la banalisation et de la sévérité du monde, tu m'as questionné, espiègle : *pourquoi es-tu français, papa ?*

Or, je venais de le redevenir, peu de jours avant, par décret.